

JEAN DUVIGNAUD

L'OR DE LA RÉPUBLIQUE

roman

nrf

GALLIMARD

L'OR
de la
RÉPUBLIQUE

DU MÊME AUTEUR

nrf

QUAND LE SOLEIL SE TAIT
LES IDOLES SACRIFIÉES
LE PIÈGE

JEAN DUVIGNAUD

L'OR
de la
RÉPUBLIQUE

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e
8^e édition

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.**

© 1957, Librairie Gallimard.

pour ATLAN

Les événements et les anecdotes rapportés dans ce roman sont, bien entendu, imaginaires.

PREMIÈRE PARTIE

LES CORBEAUX ET LES AIGLES

« Les corbeaux du torrent le perceront et
les petits des aigles le mangeront. »

Livre des Proverbes, 29-30.

UNE GIRL « NÉGROIDE » A BERLIN

— Oui, mon cher, je ne suis qu'un vulgaire entrepreneur de spectacles et je promène en Europe une troupe de girls tuberculeuses, mais je ne ferai jamais mieux que votre petit Monsieur Hitler.

Rufus ouvrit son veston, déboutonna sa chemise, alluma un cigare, posa successivement les yeux sur ses deux associés allemands — l'ex-« Junker » Grégor et Raphaël Nast — puis, comme il était heureux parce que l'exhibition des girls rapportait bien, il s'étira.

— Regardez ces affiches : des réclames pour vos superbes boîtes de nuit. Après ça, comment voudriez-vous que je sois réconforté ?... Berlin, en ce moment, est une ville heureuse : tous les égouts d'Europe s'y déversent ! Vous avez ce petit Monsieur qui donne des spectacles géants que Max Reinhardt ou Fritz Lang ne désavoueraient pas !...

— Sait-on jamais, dit Nast. Demain le loup-garou sera gentil comme un agneau si le vieux Président lui fait les gros yeux...

Grégor s'agita, battit l'air avec ses petits bras, comme un pingouin, tourna la tête dans toutes les directions, vers le fond de l'ennuyeuse brasserie où ils venaient chaque soir, après que le public fût entré dans le Prinzessintheater où l'on donnait le spectacle de girls parisiennes qu'ils exploitaient en commun. A travers la brume de la fumée s'agitait une foule de gens étranges : officiers en tenue, industriels en smoking, jeunes gens fardés, chômeurs dépenaillés qui

vendaient des cartes postales; peu de femmes, sauf des étrangères. A une table voisine séparée des autres, élevée sur une tribune basse et entourée de fleurs, une confrérie fêtait son anniversaire : ceux qui avaient été des étudiants étaient vieux maintenant; ils s'excitaient devant des verres de bière — malgré la crise, l'inflation. Ils fredonnaient ensemble des chansons sans élever la voix. Grégor abaissa ses petits yeux brillants et durs sur le français Rufus et Ernst Nast, son compatriote, avala sa salive avant de former des phrases soignées et trop bien construites.

— Je ne sais pas ce que tout cela veut dire. Il me semble, mes chers amis, que l'armée tient les ficelles et le rideau se lèvera ou s'abaissera selon sa volonté.

Nast grogna, haussa les épaules, frappa à petits coups sur la table avec sa main blanche et fine — une main de musicien, pensa Rufus.

— Vous savez Grégor ne s'appelle pas Grégor, mais *von* Grégor ! C'est un fils de junkers poméraniens, lui ! Un vrai baron ! Il a des généraux dans sa famille. Qui sait ? Peut-être même appartient-il aussi à la Saint-Vehme !

Nast se mit à rire comme s'il voulait prévenir Grégor par avance qu'il ne le provoquait pas.

— Non, dit Grégor sèchement. Je n'ai jamais participé aux courses de flambeaux et je n'ai même pas vu, depuis trente ans, les compagnons de mes jeunes années !

Fin et maigre comme il était, il ressemblait, quand il le voulait, à un baron du temps de Frédéric, un de ceux qui jouaient de la flûte. Le brouhaha de la brasserie enveloppait les trois hommes mais ils n'entendaient plus le bruit des voix. Les maîtres d'hôtel en queue-de-pie erraient de table en table, excitant les garçons. Rufus éclata de rire. Son ventre se souleva tandis que les plis de sa peau sortaient de la chemise déboutonnée. Avant d'envoyer une bourrade à Grégor qui se raidit exagérément comme si sa dignité avait été mise en cause, il renifla et prit, mentalement, son élan.

— Au fait, quel âge me donnez-vous ?

— Comment savoir, fit Nast : le nôtre...

Rufus esquissa un geste vague, comme pour prendre à témoin un des garçons à queue-de-pie, la salle, Berlin tout entier.

— Quarante ! mes agneaux. Vous n'êtes pas les premiers à vous y laisser prendre. Quarante ans ! C'est l'épaisseur de ma

taille qui vous surprend. Nous, les gras, nous sommes débonnaires, nous ne payons jamais de minc, mais le monde nous appartient... Aujourd'hui les gens comme votre petit Monsieur s'agitent au pinacle, mais ça ne durera pas. Après cela viendra le temps des gras.

Dix heures sonnèrent. Ils se levèrent sans parler, comme chaque soir, pour aller jeter un coup d'œil au théâtre. Dehors, comme il tombait un mélange de neige et de pluie, la chaussée luisait; les devantures brillaient derrière les grilles. Des autos passèrent en faisant gicler la boue noirâtre devant le Prinzessentheater où s'exhibaient les girls choisies par Rufus à Paris et qui « avaient déjà conquis l'Europe ». Devant les marches, sur une petite place, les voitures étaient serrées les unes contre les autres au point qu'ils durent se glisser entre les capots et les portières. Sur la façade illuminée du Prinzessentheater, on voyait, en gros plan, une photographie agrandie montrant un fragment de danseuse vue de dos, avec un bout de sein et l'amorce d'une fesse : une idée de Rufus. Cependant, le spectacle était parfaitement « décent et tout à fait familial »...

Dans le hall du théâtre affluait, par bouffée, la chaleur des spectateurs serrés dans la salle; un frémissement sourd, parfois des rires, ou des applaudissements accompagnés d'une musique étouffée. Le gérant fumait une cigarette en bavardant avec la guichetière et, de temps en temps, jetait un coup d'œil à travers le hublot percé dans la porte.

— Où en est-on ? demanda Rufus.

— Deuxième partie, fin du septième tableau.

Rufus poussa la porte, avala une bouffée de chaleur et d'odeurs lourdes; au delà des têtes serrées, à peine visibles, la scène parut, colorée d'une lumière bleue qui allait redevenir éclatante lorsque les danseuses déguisées avec des plumes de paon viendraient déployer les courtes ailes dont elles étaient vêtues. A ce moment une prestidigitatrice lançait des balles blanches.

— Combien d'entrées ce soir ?

Grégor se pencha au-dessus de la guichetière pour apercevoir le plan de la salle avec les marques de location inscrites au crayon bleu et rouge.

— Depuis le début de décembre, la salle est pleine comme ce soir, dit le gérant.

La caissière allumait une cigarette et dispersait la fumée

avec la main en fixant les trois associés debout dans le hall. Rufus vint se camper devant les photos des girls encadrées le long des murs, prenant Grégor sous le bras.

— Si vous saviez, mon cher, comme il est difficile de recruter des artistes, de vraies artistes, bien sûr ! Vous direz qu'il ne manque pas de jolies modistes ou de charmantes dactylos en chômage : mais détrompez-vous : à Paris, ces femmes-là on ne les voit jamais car elles pratiquent la demi-prostitution derrière Saint-Lazare ou Clichy jusqu'à ce qu'elles aient assez d'argent pour acheter un tablier de placeuse dans un grand cinéma ou de serveuse dans un grand café. Ce sont, voyez-vous, de toutes petites bourgeoises auxquelles on ne saurait demander de paraître à peu près nues sur une scène. Non, les miennes, je veux qu'elles soient des aristocrates et des princesses, de grandes dames du métier de girls. J'ai relevé le niveau de la profession et par cela même je l'ai ouverte à de belles filles qui veulent être des artistes, comme cela se fait aux Etats-Unis, n'est-ce pas ? Au fond, je n'aime guère les petites filles que mes confrères des Folies-Bergères engagent à tour de bras : ce sont des modèles de Montparnasse, elles passent leur vie toutes nues et ne savent point être pudiquement déshabillées comme les nôtres. Voyez-vous, les modèles ont la plastique des statues, mais elles n'ont pas le charme de nos aristocrates.. Je suis tout particulièrement heureux que Berlin fasse un tel succès à cette troupe depuis six mois. C'est bien aussi à vos efforts de publicité, Nast, et à votre gestion rigoureuse, Grégor !

Grégor s'arrêta devant une des photos, mise à l'écart des autres parce qu'elle était celle d'une Martiniquaise — la vedette — qui faisait courir Berlin. Chaque semaine, en venant au rapport, elle apportait à son patron, en riant, les propositions insensées qu'on lui faisait : vieux officiers qui demandaient sa main, photographes soucieux d'enrichir leur répertoire en lui offrant de poser nue pour des gravures érotiques, jeunes chômeurs qui lui demandaient une seconde — une seconde seulement ! — d'entretien et puis les maniaques du fouet, les fétichistes qui vénéraient certaines parties de son corps et le lui disaient. Rufus lui traduisait ces lettres et elle riait.

— Elle est vraiment belle pour une négresse, dit Grégor... oui, vraiment belle.

— Je vous reconnais bien là, baron von Grégor, dit Nast en riant : vous pensez à la race avant de penser à la femme.

Grégor ne répondit rien : il fixait le visage souriant et brun, de très près, sortit son lorgnon pour mieux voir.

— Oui, très belle, avec cette tache de rousseur ou ce grain de beauté au-dessus de la lèvre... Vous auriez dû rechercher quelques mélanges de races, en France...

— Quel raciste vous faites, dit encore Nast.

C'était seulement une plaisanterie, mais Grégor regarda si singulièrement son collègue que Rufus voulut trouver très vite une autre conversation. Pourtant Grégor, dents serrées, fixait la photo sous laquelle luisait vaguement le nom gravé sur le bois du cadre : Rita Dorval.

— Je pense, voyez-vous, mon cher Grégor, dit Rufus, que cette troupe et son recrutement illustre la décadence de notre vieux monde. Je ne dis pas qu'un jour je ne me ferai pas producteur de cinéma pour raconter cette décadence... Oui, les lois qui présidaient à l'ordonnance de nos vieilles sociétés se défont devant nous. Après le corset, on laisse tomber les usages. Ne croyez pas que je m'en afflige, au contraire : rien n'est plus agréable que d'assister à une décadence lorsqu'on sait, bien entendu, qu'il s'agit d'une décadence.

— On vous voit venir, Rufus, vous êtes à moitié Américain...

— Si peu, si peu !

— Oui, dit Grégor fixant toujours le grain de beauté, une belle fille, vraiment très belle.

Les spectateurs, dans la salle, s'agitèrent pour rire, puis le silence revint : c'était comme un animal qui s'ébrouait de temps en temps avant de revenir au calme. Les trois associés travaillaient ensemble depuis deux ans pour éprouver à chaque saison cette jouissance de victoire : une salle comble et unanime. « Entrepreneur de spectacles », comme il disait de lui-même, Rufus ne demandait à la vie que de sentir la chaleur d'une salle de théâtre ou de music-hall, avant l'afflux du public qui se précipite sur les manteaux et dans les voitures, cette réconfortante sensation d'intimité et de péril conjuré.

— Je trouve toutefois, dit Grégor, qu'il faudrait donner à cette négresse une moins grande publicité, ici, à Berlin ! Voyez-vous, cela peut choquer nos nationalistes.

Nast, à côté de Grégor, éclata de son rire nerveux :

— Laissez donc ces imbéciles !

Comme ils entendirent les brouhahas des voix et des applaudissements, ils s'equivèrent, retrouvant la pluie glacée, les rues dont le macadam luisait, hostile. Ils traversèrent à nouveau la place, suivirent une rue, ombres cossues, mais frioleuses dans leurs pelisses de fourrure. De sa voix fluette et sèche, Grégor demanda si ses « deux honorés collègues » connaissaient les boîtes de lutteuses.

— Je suppose, Nast, que vous ne fréquentez pas ces lieux... Quant à vous, Rufus, vous êtes trop Parisien pour les découvrir par vous-même ! Je puis vous y mener si vous voulez : c'est un spectacle tout à fait bizarre...

Il les poussa dans un taxi, s'installa sur le strapontin comme pour s'adresser à eux de plus bas et en face.

— Je parle d'un cirque de femme, dit-il.

— Je suppose qu'il s'agit d'une boîte louche, dit Nast. Grégor ne connaît que des boîtes louches.

Le chauffeur stoppa brutalement et ils furent tous trois projetés en avant : un groupe d'hommes vêtus d'uniformes noirs aux brassards rouges traversaient la rue, sans souci des voitures, visages perdus sous une casquette plate à visière. La clarté des phares jouait sur les ceinturons et les matraques pendues à la ceinture. Les bottes luisaient vaguement. Le chauffeur attendait patiemment que la troupe ait traversé la rue. Alors seulement il démarra.

— Les nazis ont annoncé une manifestation pour demain. Ils veulent défilé devant le siège du parti communiste à l'Alexanderplatz, je crois. Les laissera-t-on passer ? S'y opposera-t-on ? Ce sera peut-être l'émeute... La révolution ou le putsch !... Tout le monde est nerveux...

Le taxi reprit sa route, passa sous les poutrelles de fer du métro, longea le Friedrichsbahnhof, suivit le Schiffbauerdamm dont l'eau luisait, semblable au macadam des rues, s'engagea enfin dans un dédale, derrière le théâtre de Reinhardt dont le mur en ciment se reflétait dans l'eau noire du canal.

— Ce n'est pas une boîte louche, dit Grégor, c'est une boîte sportive que les amateurs étrangers considèrent, en effet, comme louche, mais dans laquelle j'ai moi-même certains intérêts financiers.

Décidément, Berlin était une ville de ressources, surtout en décembre 1932, en pleine crise. Ils fumèrent sans plus se parler, serrant leurs pelisses pour combattre le froid humide.

Le taxi croisait lentement des chômeurs traînant les pieds, et le ventre en avant. Ils se perdaient dans la foule nocturne étrangement mêlée : femmes du monde accompagnées, trafiquants, aventuriers en quête d'argent, industriels pressés de dépenser un surplus de mark-papier.

Le taxi s'arrêta enfin devant une maison à la façade lugubre, dont les fenêtres sans volets paraissaient ouvertes sur des pièces vides. Ils s'engagèrent dans un couloir obscur qui puait l'eau de vaisselle. Sur leur passage une porte s'ouvrit et un géant aux cheveux bruns en désordre s'encadra dans la lumière, les regarda passer avec un sourire triste, puis repoussa violemment la porte avec son pied. Ils aboutirent dans une cour et serrèrent leurs pelisses pour éviter les gouttes que le vent faisait tomber des arbres.

Grégor poussa un portillon. Les trois hommes s'engagèrent dans un labyrinthe d'allées. De chaque côté, les buissons s'égouttaient sur leur passage. Quand ils entrèrent dans un bâtiment circulaire construit en planches, ils furent éblouis par la lumière et Rufus n'entendit tout d'abord qu'un bruit irrégulier, sec, comme celui d'un corps mou rencontrant un corps dur. Ils s'étaient installés sur les gradins du haut, près de la verrière contre laquelle la neige pluvieuse faisait un crépitement continu, confidentiel. A leur entrée, personne ne tourna la tête. A côté de Rufus un ouvrier tirait sur sa pipe, nerveusement; devant lui, un officier enveloppé d'une houppelande noire serrait une toute petite femme contre son épaule. Rufus comprit la nature du bruit singulier qu'il avait entendu en découvrant enfin sur la piste deux lutteuses qui se jetaient l'une contre l'autre sur le parquet ciré. La lumière colorait en gris les corps épais et musculeux. L'une des têtes se montra un instant, prise entre les bras de son adversaire, émergeant d'un nœud de chair, les yeux exorbités par l'effort ou par l'étranglement. Les deux femmes étaient complètement rasées. Un instant, un filet de sang coula le long d'un dos, puis lorsque les deux lutteuses se retournèrent, on vit que la tache s'élargissait sur le ventre et les cuisses. Grégor enleva son manteau et desserra sa cravate. Quand une des combattantes s'immobilisait, un grondement de désapprobation venait des gradins et la lutte recommençait. Tandis que les deux femmes nues s'agitaient sur le parquet de la piste, un employé vêtu comme les grooms d'un grand hôtel promenait un plat en métal où l'on jetait les paris.

— Que se passe-t-il ? demanda Rufus.

On ne pouvait rien demander à Grégor : congestionné, immobile, il était entré dans le spectacle comme un homme dans une femme.

Bientôt une des filles souleva son adversaire par les pieds et la jeta violemment sur le sol, claquant violemment sur le parquet ciré. L'arbitre sortit de l'ombre pour compter les points en levant les doigts. La fille se releva juste à temps pour envoyer un coup de tête dans le ventre de son adversaire qui tomba à son tour en se tenant les reins. On les emporta toutes deux, évanouies, sous les sifflets. Rufus, quand on donna la lumière pour l'entracte, remarqua le visage crispé des spectateurs qui lui rappela celui des lecteurs dans l'enfer des bibliothèques. Rufus toucha le bras de Grégor, mais l'autre, avalant sa salive, ne put trouver un seul mot de son français apprêté et demeura les yeux fixés sur la piste, l'air furieux. On lançait les paris pour le match à venir et Grégor héla le groom au plateau afin de regarder les photos des concurrentes collées sur une sorte de registre où l'on ne pouvait apercevoir que des femmes nues, sans visage. La lumière s'éteignit à nouveau. Les femmes, cette fois, étaient moins fortes et musculeuses que les précédentes : elles enfilèrent des gants et se mirent à boxer.

— Grégor me fait peur, dit Nast à Rufus. Je le connais depuis dix ans, mais il me fait peur. Je ne le comprends pas ! Tout peut tourner très mal, mais lui, il retombera toujours sur ses pieds. Nous sommes associés. Vous avez amené les girls de Paris, j'assure la publicité... Il a trouvé ce théâtre. C'est un homme honnête, mais il me fait peur... Franchement, Rufus...

Plus tard, Grégor les emmena dans les coulisses.

— Je ne sais pas, Nast, vous qui n'êtes point aryen et à peine Allemand, si vous pouvez comprendre la portée d'un tel spectacle ! Même vous, Rufus, qui avez trop de goût pour la vie parisienne, vous ne sauriez sentir la vérité de ces compétitions sportives, encore dans l'enfance de leur art, il est vrai. Certes, ce public ne me plaît d'aucune sorte, mais un jour il sera possible d'améliorer cela, et l'on viendra seulement assister aux combats de la jeunesse féminine allemande... sans arrière-pensées...

...D'ailleurs, expliquait-il aussi, ces femmes étaient des sportives intégrales, toutes Berlinoises et particulièrement

nrf

